





IRÈNE FRAIN

SORTI DE RIEN

récit

ÉDITIONS DU SEUIL 25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-112145-2

© Éditions du Seuil, octobre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com





Tu es pressé d'écrire comme si tu étais en retard sur la vie. S'il en est ainsi, Fais cortège à tes sources Hâte-toi, Hâte-toi de transmettre Ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance.

René Char, Commune présence

« Vous qui venez de nulle part, qui êtes sortie de rien... »

J'ai su tout de suite qu'il fallait que je me taise. Ne rien dire, ne pas protester. L'animateur a donc continué à dérouler son discours. J'ai eu l'impression qu'il l'avait appris par cœur. Cependant, soucieux de son image de « grande figure des médias », il s'était assuré de son habituel filet de sécurité : un gros paquet de fiches.

Mots comptés, pesés, soupesés. Chaque dix secondes, il balayait son texte d'un coup d'œil panoramique, se tournait vers moi, me fixait un instant, étirait un sourire millimétré puis sondait la salle d'un long regard profond. Un concentré de bienveillance strictement chronométré.

Et ça marchait. Aussi bien qu'à la télévision, Grande-Figure-des-Médias – pour abréger, appelons-le GFM – envoûtait son auditoire. Trois ou quatre cents invités

qui, vanité, légèreté, ou simplement de guerre lasse, avaient cédé aux relances opiniâtres de l'agence chargée d'assurer le succès de cette remise de trophées. À la fin de leur journée de travail, au lieu de rentrer chez eux comme tout un chacun, ils avaient consenti à installer leurs échines et leur stress dans les très inconfortables fauteuils de ce théâtre parisien. Ils étaient maintenant payés de retour: GFM, rien qu'à eux, leur servait son numéro.

J'avais cédé, moi aussi. Comme le chef étoilé, la créatrice de dessous chics, l'ex-champion de tennis, le petit génie de l'informatique qui m'avaient précédée sur scène et avaient reçu, ainsi que je m'apprêtais à le faire, le gros cube de métal doré qui récompenserait leur «chemin de vie», selon la formule de GFM.

Il ne prononçait jamais le mot « carrière ». Ni même « trajectoire » ou « parcours ». Ce refus d'appeler les choses par leur nom, c'est ce qui m'avait irritée, dès le début de la soirée. Comment avais-je pu me laisser embarquer dans cette galère?

Vanité, sans doute, comme les autres, lassitude. Plus le savoir-faire de la multinationale qui finançait la soirée. La cérémonie avait commencé par un petit film d'autocélébration; comme toujours en pareil cas, on y avait vu défiler, sur fond de ciel bleu Himalaya, ses managers au moral d'acier. Puis ç'avait été le tour de ses cadres qui n'avaient peur de rien, de ses chercheurs

ultraconcentrés, manutentionnaires en salopette, contrôleurs de qualité coiffés de méduses plastifiées, hôtesses à la longueur de jambes réglementaire. Tous fermement solidaires, du haut en bas de l'échelle, dans la bataille engagée pour la suprématie planétaire de la Marque. GFM avait alors fait son apparition sur la scène et, à l'adresse de ceux qui doutaient encore, avait lancé d'une voix vibrante d'émotion: « Nous sommes ici pour défendre l'humain. »

De toute sa brochette de lauréats, je devais être le spécimen le plus spectaculairement «humain»: il en oublia ses fiches et c'est à moi, non à la salle, qu'il fit cette fois cadeau de son pénétrant regard. «Oui, vraiment, je tiens à le répéter, vous qui êtes venue de nulle part et sortie de rien…»

Et maintenant ça n'arrêtait plus: «Vous, dont l'itinéraire créatif ne saurait se dissocier de l'âpre, du difficile chemin de vie...» «Vous, dont les douloureux débuts...»

*

« Me taire, il faut que je me taise. Et puis je sais d'où il tire tout ça. C'est l'article de cette journaliste, il y a trois semaines... »

Cette vieille routière de la presse, je l'avais croisée dans un dîner. Dès qu'elle m'avait vue, elle avait bondi sur moi.

« Vous êtes une cachottière! Je pensais qu'avant d'écrire des livres, vous étiez une obscure petite prof. Mais vous avez été sacrément gâtée par la vie, je ne savais pas que votre père était un grand financier... »

J'ai éclaté de rire.

- «Mon père, un financier? D'où sortez-vous ça?
- C'est ce qui se dit.
- Les gens doivent confondre.
- − En êtes-vous sûre?»

On ne parlait pas encore de *storytelling*, à l'époque, pourtant j'ai bien vu, à son sourire narquois, qu'elle était convaincue que je m'étais inventé, pour mieux me faire valoir, toute une saga de la réussite. Je me suis récriée:

« Mais mon père... Depuis la guerre, il n'a quasiment pas bougé de Lorient, en Bretagne! Il habite une petite maison ouvrière dans la banlieue de la ville. Il avait commencé comme gardien de vaches, c'était au fin fond du Morbihan, il avait onze ans... »

Elle a souri.

- « De toute façon, où est le mal, d'être née dans une famille aisée? Ce n'est pas un péché!
- Vous avez raison. Seulement mon histoire n'a rien à voir, ma famille...»

Et dans la foulée, j'ai entrepris de lui raconter l'itinéraire de mon père – du moins, ce que j'en savais à l'époque.

Il y avait du plaidoyer dans ce que je lui disais et, davantage encore, dans la façon dont je le lui disais. Je me sentais salie à l'idée qu'on puisse se tromper sur mes origines.

Plus je parlais, plus il fallait que je parle. J'aurais dû laisser tomber. Mais non, j'en ai remis, je l'ai étourdie de détails, lui ai raconté comment à quatorze ans, sur un coup de colère, mon père s'était enfui de la ferme où il avait été placé; comment, à vélo, il avait gagné Lorient, sur la côte, où il avait appris la maçonnerie. Et ce qui l'avait conduit, à la Libération, après cinq ans de captivité en Allemagne, à bifurquer vers la formation professionnelle des adultes, où il avait fait carrière jusqu'à sa retraite.

Elle m'a laissée dire: autant d'informations qu'elle engrangeait. Son sourire de plus en plus narquois aurait dû m'arrêter, mais le siphon de la justification ne cessait plus de m'aspirer.

«... D'ailleurs moi-même, à l'époque de ma naissance, mes parents vivaient avec mes deux sœurs dans une pièce unique au sol de terre battue. Je n'en ai aucun souvenir, ils ont déménagé l'année suivante. Eux, ça les a beaucoup marqués. Alors, cette histoire de père financier...»

J'en bafouillais. Elle a cessé de sourire, s'est faite pensive et m'a plantée là.

Quelques semaines plus tard, en ouvrant mon courrier, j'ai compris pourquoi. Elle m'adressait un exemplaire du magazine qu'elle dirigeait. Un post-it fluorescent dépassait des pages, qui signalait un gros dossier. Il était consacré aux ravages des rumeurs; un long encadré me prenait en exemple: contrairement à ce qu'avait prétendu un bruit tenace, je n'étais pas la fille d'un puissant financier, mais tout l'inverse, une pauvresse qui s'était extraite grâce à ses succès scolaires de la noire misère du Nulle-Part-Land breton. Puis j'étais « montée à Paris » où, sous l'effet d'un fabuleux coup de chance, j'avais été propulsée aux antipodes de ce à quoi me destinait l'humilité de mes origines: le royaume enchanté du livre.

Elle avait condensé l'histoire de mon père dans une formule laconique: « ex-gardien de vaches ». En revanche, l'épisode du vingt-cinq mètres carrés au sol de terre battue où j'avais passé ma première année l'avait inspirée. Pour mieux l'étayer, elle avait expédié à Lorient une de ses jeunes recrues; celle-ci avait réussi l'exploit de dénicher une vieille femme qui avait connu mes parents à l'époque de ma naissance. Leur maison avait été rasée depuis des années mais la vieille femme s'en souvenait parfaitement.

À défaut d'en retrouver une photo, elle en avait indiqué l'emplacement.

Mes parents ne m'avaient jamais montré un seul cliché de cette maison, je n'ai jamais su à quoi elle ressemblait. Pendant mon enfance, quand nous devions traverser le quartier, ils prenaient soin de ne jamais repasser devant elle. Ils se fermaient, se faisaient couleur de muraille, évitaient la rue au prix d'un long détour.

*

À présent qu'il s'est lancé dans l'improvisation, GFM en est tout grisé, de se passer de ses fiches. Il en oublie la salle, c'est à moi seule qu'il parle.

Je détourne les yeux. Je suis mortifiée, je me maudis : « Sortie de rien, ça vient tout droit de cet article. C'est ma faute. J'aurais dû mépriser la rumeur. Laisser dire. La boucler, comme faisaient mes parents. On ne parle pas de ces choses-là. Il faut que je me taise, il faut que je me taise. »

J'ai oublié le détail du discours de GFM, je n'en ai retenu que l'esprit: l'Ordre du Monde, à ma vue, avait été saisi d'un merveilleux et exceptionnel élan de compassion. Sur le jeu de l'oie des destinées, il avait réussi à me trouver une case: Cendrillon. Mâtinée d'un peu de Cosette, pour l'émotion.

J'étais le mouton à cinq pattes, en somme, la bête curieuse. À présent doublée de sa jumelle démesurément agrandie: la scène était filmée et projetée sur grand écran. La caméra, à intervalles réguliers, me prenait en gros plan; depuis l'angle à cent vingt degrés que l'écran formait avec moi, je voyais ma tête offerte en pâture à la salle. Jusqu'à l'instant où GFM reviendrait à ses fiches et retrouverait avec elles le chronomètre intérieur qui réglait ses moindres faits et gestes, j'étais condamnée à m'accommoder de ce double: la mutation génétique improbable, l'exception qui confirme la règle, la charmante squatteuse, la passagère clandestine qui se tient assez bien pour qu'une fois découverte le capitaine du navire ne la flanque pas par-dessus bord. Il en était authentiquement ému, GFM, que des prodiges pareils puissent venir déranger les règles de notre monde implacable – je crois bien qu'il eut ce mot -, il en était sincèrement épaté. Je me demande même s'il ne m'admirait pas.

C'est cette sincérité, de façon paradoxale, qui m'a donné envie d'exploser. Je n'en pouvais plus, d'être là, sur scène, à ses côtés, les bras ballants, dans l'attente de l'instant où je recevrais, enfin! mon gros cube doré. Oui, chaque fois que je me remémore cette soirée, le pire, c'est toujours cet instant où je le découvre, l'espace de quelques secondes, chamboulé par une émotion vraie.

Et moi qui, tel l'imposteur en passe d'être démasqué, fuyais son regard, moi qui me répétais: «Il faut que je lui explique, c'est cette journaliste, cet article...» Mais je restais muette. Interdite, dans tous les sens du mot.

Je le sais maintenant: c'était un réflexe immémorial. Celui qui, devant les puissants, fige les faibles et les miséreux comme le gibier face au chasseur. Comment le décrire à ceux qui ne sont jamais passés par là? Une seule image me vient: les statues de sel de Sodome et Gomorrhe. Je m'étais faite pierre, je l'ai déjà dit; mais en même temps je me sentais extrêmement friable, menacée de tomber en poussière à la seconde suivante. La colère me fracassait les tempes et j'étais incapable d'un seul geste, d'un seul mot.

Il s'est alors produit un phénomène curieux. Mon cerveau, comme pour me protéger de ce qu'il faut bien appeler la honte, a ouvert sur l'écran de ma conscience une minuscule fenêtre secondaire, à la façon des chaînes d'information continue où, en complément aux images de l'actualité « chaude », on voit s'incruster de brèves séquences d'événements qui se sont produits des jours, voire des semaines auparavant.

Ma fureur et mon impuissance me rendaient maintenant incapable d'associations claires, je n'arrivais plus qu'à aligner des réminiscences sans queue ni tête. Là encore, je ne me rappelle pas lesquelles. Je me souviens seulement de l'idée qui les reliait: «Ce n'est pas de moi qu'on parle.» Quelques pensées surnageaient aussi: «Je n'ai pas connu la misère, je ne sais pas ce qu'est la faim... Mon père n'a jamais été au chômage, j'ai toujours eu un toit... Je n'ai pas eu besoin de bourse pour entrer au lycée, un excellent lycée...»

En basse continue, cependant, un son brouillé me soufflait exactement l'inverse: «Tout de même, il y a quelque chose...»

C'était bien sûr, à fleur de conscience, une vérité qui cherchait son chemin. Mais son heure n'avait pas encore sonné et j'en suis restée à cet avertissement étouffé: «Il y a quelque chose.»

Pour les spéculations, de toute façon, ce n'était pas le moment. De toute cette brouillasse de pensées asphyxiées par la colère ont soudain surgi les mains soignées de GFM. Il laissait choir dans mes bras, enfin! mon gros pavé doré.

*

Quand j'ai quitté ce théâtre – assez précipitamment, je dois dire –, j'ai croisé un écrivain de mes amis, qui comme moi s'était laissé embarquer dans cette galère.

réalisation : Igs-cp à l'isle-d'espagnac (16) Impression : Firmin didot à Mesnil-sur-l'estrée Dépôt légal : Octobre 2013. N°112145 () Imprimé en France

